

# Basque et langues kartvèles

## A propos des postpositions basques formées au moyen de *-gan-*

Le basque possède plusieurs postpositions composées d'un élément *gan* ou *ga* et de diverses désinences: *gana* ou *ganat* «vers, envers», *ganik* «de la part de, par le fait de», *gatik* «à cause de». Les trois premières ne s'emploient guère qu'avec les noms de personnes, propres ou communs; la dernière s'emploie avec les noms de choses et de personnes. Elles s'ajoutent soit au génitif «déterminatifs, soit au nominatif: *aitaren gana(t)* ou *aitagana(t)* «vers le père» (*aitaren* est le génitif de *aita* «le père»); *zugatik* «à cause de vous» (de *zu* «vous»); soul. *letera bat ùkhen dit aitaganic* «j'ai reçu une lettre de mon père». Voir H. Gavel, *Grammaire basque*, t. I, p. 20-21 et 195.

*-a(t)* est une désinence d'aditif: *hun-a(t)* «ici» (avec mouvement), *horr-a(t)* «là où tu es» (avec mouvement). *-ik* est la désinence du partitif, *-tik* celle du discédent; *-ik* et *-tik*, d'ailleurs, «ne sont que deux variantes d'une même désinence» (p. 31).

Les dialectes basques d'Espagne possèdent en outre les postpositions suivantes: *gan* «chez, dans, en», *gandik* «depuis, de», *gaz* (en biscayen seulement) «avec».

*-gan* s'ajoute soit au génitif, soit au nominatif des noms ou des pronoms qui désignent des personnes: *gizonagan* «chez l'homme, en l'homme» (de *gizon-a* «l'homme»), *niregan* «en moi» (*nire* est le génitif de *ni*). Dans les démonstratifs de 1<sup>ère</sup> et de 2<sup>e</sup> personnes, *-gan*, en guipuzcoan, s'ajoute à une forme de génitif dépourvue d'*-n*; dans le démonstratif de 2<sup>e</sup> personne, au thème du génitif:

Démonstratif de 1<sup>ère</sup> pers.: nom. *au*, gen. *on-en*, lot. *on-e-gan*  
— 2<sup>e</sup> — : — *ori*, — *orr-en*, — *orr-e-gan*  
— 3<sup>e</sup> —: — *ura*, — *ar-en*, — *ar-gan*

En biscayen, *-gan* s'ajoute au nominatif:

nom. *au*, gén. *on-en*, lot. *au-gan*  
 — *ori*. — *orr-en*, — *ori-gan*  
 — *a*, — *ar-en*, — *a-gan*

*-gandik* vient évidemment de *-\*gantik*: toute occlusive sourde précédée de *m*, *n* ou *l* et suivie d'une voyelle est devenue sonore, à date ancienne, dans les plupart des parlars basques, notamment dans ceux d'Espagne. *-gandik* se construit comme *-gan*: Guip. *ama-gandik aitagana joanen da aurra* «l'enfant ira de la mère au père».

L'usage de *-gaz* (en biscayen seulement), d'abord restreint aux noms d'êtres animés, a été étendu aux noms d'objets inanimés: *gixonagaz* «avec l'homme», souvent contracté en *gizonaz*; *on-e-gaz*, *orr-e-gaz*, *ar-e-gaz* et *a-gaz*.

Il est certain que ces postpositions sont des formes casuelles d'un ancien substantif. Il n'est jamais employé seul: il est toujours précédé d'un autre mot au génitif, ou il forme avec l'autre une sorte de composé: dans ce cas le premier mot n'a pas de désinence. *Gan* pourrait être l'inessif d'un substantif *\*ga* dont *gatik* serait le discédent et *gaz* l'instrumental; *gana(t)*, *ganik* et *gandik* seraient tirés de l'inessif *gan* comme *(h)orra(t)* et *(h)ortik* sont tirés de l'adverbe *(h)orr* «là où tu es», ancien inessif à désinence zéro du démonstratif de 2<sup>e</sup> personne.

Mais la forme du nominatif a aussi bien pu être *\*gan*. *Gana(t)*, dit M. Gavel (p. 20), «a la terminaison *at* (ou *a*) qui se retrouve dans la désinence *-rat* ou *-ra* de l'aditif. Quant au radical de ce mot, c'est-à-dire *gan*, il est probablement apparenté avec le radical de *gatik*. Et celui-ci est évidemment un ancien mot déclinaison qui se présente avec la terminaison du discédent. *Ganik* présente sans doute le même radical que *ganat*, ou *gana*, mais avec la désinence *ik*.» Pour M. de Azkue (article *-gan* de son Dictionnaire), *-ganat* = *-gan* + *a(t)*; *-gan* = *-gan* + *n*; *-gadik* = *-gan* + *dik*; «peut-être, ajoute-t-il, l'unitif biscayen *-gaz* est-il composé de *-gan* + *z*.» Ces deux bascologues s'accordent donc à voir dans les postpositions citées des formes casuelles d'un substantif *\*gan*. Cette hypothèse semble préférable à la première. Mais l'explication que M. de Azkue donne de *-gan* et de *-gaz* me paraît devoir être légèrement corrigée; M. Gavel, lui, ne cite pas la postposition *-gan* et ne rattache pas *-gaz* à la série *-gana(t)*, *-ganik*, *-gatik*; cette dernière forme fait d'ailleurs difficulté. Voici comment s'expliquent à mon avis les postpositions citées: *-gan* est

un inessif à désinence zéro, comme (*h*)or «là où tu es» et *egun* «aujourd'hui» (de *egun* «jour»); *gana(t)* est l'aditif, *ganik* le partitif, *gandik* le discédent; dans *-gatik*, l'*n* est tombé, et la sourde est restée sourde, comme dans l'adverbe biscayen *emetik* «d'ici», de *emen* «ici», à côté de la forme ordinaire *emendik* (cf. Gavel, p. 171, n. 1). La désinence biscayenne d'unitif *-gaz* repose sur l'instrumental \**gan-e-z*. L'unitif, dans les dialectes basques autres que le biscayen, se forme au moyen du suffixe *-ekin*; *e* est l'ancienne désinence du génitif, conservée dans les pronoms personnels (*gu* «nous»), gén. *gu-r-e*) et dans le pronom *ber* «rênême» (gén. *ber-e* «de soi» = latin *sui*); *-kin*, comme Schuchardt l'a vu, est une contraction de \**kiden*, inessif du mot \**kide* «compagnon, compagnie»: *gurekin* «avec nous» veut dire littéralement «en compagnie de nous» (*Primitiae linguae Vasconum*, p. 32, § 172; cf. le compte rendu de M. Georges Lacombe, BSL, xxv, p. 210).

Sur le sens du substantif \**ga* ou \**gan* on ne peut faire que des hypothèses invérifiables dans l'état actuel de nos connaissances.

D'après Schuchardt, le mot \**ga* est d'origine romane: c'est le latin *casa* (*Primitiae*, p. 11, § 26; p. 22, § SS). A l'appui de cette hypothèse, déjà émise par le prince L.-L. Bonaparte, M. de Azkue, qui paraît s'y rallier, fait valoir (article *baita*): 1.<sup>o</sup> l'usage, dans plusieurs localités de Castille, de l'expression *en casa del marido*, et même *en cá el marido* «chez le mari»; 2.<sup>o</sup> l'analogie des postpositions formées au moyen de *-gan-* et ses postpositions formées au moyen du substantif *baita*: ce substantif existe en labourdin avec le sens de «maison»: *Bethiri baitha* «la maison de Pierre», *anaia baithara doha* «il va à la maison de son frère»; l'inessif *baita-n*, *baitha-n*, *beitha-n* s'emploie comme postposition dans plusieurs dialectes avec le même sens que *-gan* en biscayen et guipuzcoan: «chez, en»: *aita-baitan*, *aitaren baithan* «chez le père»; lab. *nere baithan* «en moi-même»; soul. *bere beithan* «en lui-même»; lab. *sinhesten dut Izpiritu Saindua baithan* = soul. *sinhesten düüt Ezpiritü Saintiaren beithan* «je crois dans le Saint-Esprit» (les expressions qui suivent dans le texte basque du Symbole des Apôtres sont toutes à l'inessif, sans la postposition: ainsi lab. *Eliza Katoliko Sainduan* = soul. *Eliza Katoliko Saintan* «en la Sainte Eglise Catholique»). *Beitha* peut s'employer au partitif: le P. Lhande, dans son *Dictionnaire, basque-français* (article *baitha*), cite la phrase souletine suivante: *zure beitharik diozü ala bestek erranik?* «dites-vous cela de vous-même ou

parce que d'autres l'ont dit?» (littéralement «ayant été dit par d'autres»).

L'hypothèse du prince Bonaparte et de Schuchardt est séduisante, surtout en ce qui concerne *-gan*, *-gana(t)* et *-ganik*. Mais elle tombe si le substantif n'est pas \**ga*, mais \**gan*, comme l'admet M. de Azkue lui-même dans l'article *-gan* de son Dictionnaire. \**Gan*, plutôt que \**ga*, désignait certainement une chose ou une notion de caractère spatial. Peut-être signifiait-il quelque chose comme «côté»: *-gana(t)* voudrait dire «vers le côté de», *-ganik*, *-gandik* et *-gatik* «du côté de», *-gaz* «à côté de»: l'instrumental a souvent en basque valeur d'adverbe (*egun batez* «un jour», *bi aldiz* «deux fois»). L'inessif à désinence zéro *-gan* aurait signifié d'abord lui aussi «à côté de», puis «chez» et «en». La préposition latine *apud* «auprès de, chez» signifiait aussi «dans», et même, en Gaule, «avec»; elle avait un sens physique et moral (A. Meillet, in *Dictionnaire étymologique ad la langue latine*, s. u.).

Le substantif \**gan* qui a servi à former ces postpositions n'a laissé dans la langue aucune autre trace. Il ne faut pas le confondre avec *gan* «sommets, partie supérieure», qui est une variante biscayenne du substantif *gain*; ce dernier, qui sert aussi à former des postpositions, est apparemment une contraction de *garen*, superlatif de l'adjectif *gara* «haut» (Gavel, p. 194, n. 3).

L'hypothèse ici présentée, ne pouvant être vérifiée, risque fort de paraître fautive et inutile. Peu de bascologues joignent *-gaz* à la série *-gan*, *-gana(t)*, etc. Et beaucoup préféreront sans doute l'hypothèse séduisante d'un emprunt au roman. Au locatif en *-gan* des dialectes basques d'Espagne correspond dans les dialectes français une forme en *-tan*: guip. et bisc. *nigan* «en moi», lab. *nitan*; il existe aussi des formes en *-tara(t)* et *-tarik*, et un instrumental en *-taz* (et *-tzaz*). Or la plupart des bascologues tiennent le suffixe *-eta-*, dont *-ta-* est une forme réduite, pour un emprunt au latin *-eta*, pluriel du suffixe *-etum*, qui a une valeur collective et sert à former des noms de lieux: *quercus* «chêne», *querquetum* «chênaie»: basque *mendieta-ra* signifiait à l'origine «vers l'ensemble des montagnes, vers l'endroit où sont les montagnes», par opposition à *mendi-ra* «vers la montagne». On trouvera le détail des faits dans les *Primitiae* de Schuchardt (§ 14) et dans la *Grammaire* de M. Gavel, p. 54-55. On y verra comment l'e de *-eta-* fut pris par la suite pour une marque de pluriel, et comment la forme réduite *-ta-* fut affectée à la déclinaison indéfinie: (*zein*) *medi-ta-ra?* «vers (quelle) montagne?». Le

parallélisme de *-gan*, *-gana(t)*, *-ganik* et *-tan*, *-tara(t)*, *-tarik* confirme certains dans la pensée que les formes de la première série, comme celle de la seconde, reposent sur un élément d'origine romane. Ajoutons que plusieurs postpositions marquant le lieu sont sûrement d'origine romane: *ondoan* «auprès» ou «après», suivant les dialectes, vient du roman \**hondo* (de lat. *fundum*); soul. *khantian* «auprès» est l'inessif du substantif *khantü*, de l'esp. *canto* «bord ou côté étroit d'un objet, tranche d'un livre», etc. (Gavel, p. 194 et 195).

Ces arguments cependant ne semblent pas à tous décisifs. Dans le compte rendu qu'il a donné des *Primitiae* de Schuchardt (Revue *Internationale des Etudes basques*, t. XVI, p. 365 et suiv.), M. Uhlenbeck déclare n'être pas du tout convaincu de l'origine romane de *-ga-*. Que *-ta-* soit, comme il semble, d'origine romane, cela ne prouve ni n'entraîne que *-ga-* le soit aussi. La question n'est pas résolue; la discussion reste ouverte, et l'on se propose, dans les pages qui suivent, d'en élargir le champ.

## II

Il existe en géorgien une postposition *gan*, qui se construit avec le génitif ou l'instrumental en *-it'* et qui sert à marquer l'origine dans l'espace ou dans le temps, le motif ou l'auteur, c'est-à-dire le point de départ dans l'ordre spatial, temporel ou logique. Il faut noter que l'instrumental en *-it'* sert parfois, en vieux géorgien et aujourd'hui encore dans certains parlars, à marquer l'origine, le point de départ: *s-it'* «d'où?» en regard de *sa-d* «où?»; *carvides sap'lavit'* (celles s'éloignèrent du tombeau). (Evangile de Graz, Mathieu, 28, 8).— *Pir-isagan* veut dire. «hors de la bouche», *dil-it'gan*, d'où *dilidgan* et enfin *dilidan*, «depuis le matin»; *holo igi cinayscar birebul hiqo dedisagan t'wisisa* «ἡ δὲ προβιβασθεῖσα ὑπὸ τῆς μητρὸς αὐτῆς» (Evangile à *h* superflus, Mathieu, 14, 8); *čemi jmisagan cerili miviye* «j'ai reçu une lettre de mon frère». Dans le passage suivant de l'Evangile de Graz, *da icqo moseysit'gan da cinacarmetquelf'a* «καὶ ἀρξάμενος ἀπὸ Μωϋσέως καὶ ἀπὸ πάντων τῶν προφητῶν» (Luc, 24, 27), *ἀπὸ Μωϋσέως* est rendu par l'instrumental suivi de *-gan*, *ἀπὸ τῶν προφητῶν* par le génitif sans *-gan*.

*-gan*, postposé au génitif pluriel en *-fa*, sert à former une sorte de partitif: *ert'i megobart'fa-gan-i* «un des amis», *ert'i cvent'fa-gan-i*

«l'un de nous» (avec addition de *-t<sup>a</sup>* à *cven-* par analogie avec les substantifs).

*Gan*, généralement réduit en géorgien moderne à *ga*, S'emploie aussi comme préverbe marquant séparation ou sortie: *ga-vida* «il sortit», en regard de *mo-vida* «il vint». Il a perdu dans nombre de cas sa valeur concrète, pour devenir simplement l'un des indices de l'aspect perfectif: *gan-teha* devait signifier d'abord «il le cassa en morceaux» par opposition à *teha* «il le cassa», sans autre précision; c'est aujourd'hui le perfectif de *teha*. Le présent du perfectif a la valeur du futur, et son imparfait celle du conditionnel: *aket<sup>e</sup>eb<sup>s</sup>* «il le fait», *ga-aket<sup>e</sup>eb<sup>s</sup>* «il le fera»; *aket<sup>e</sup>ebda* «il le faisait», *ga-aket<sup>e</sup>ebda* «il le ferait».

Il existe en géorgien une série d'adverbes formés au moyen de différents «préverbes» et de l'élément *mart<sup>e</sup>* signifiant «vers» (cf. *mart<sup>e</sup>-v-a* «diriger, corriger», *mart<sup>e</sup>-al-i* «droit, juste, vrai»): par exemple *ay-mart<sup>e</sup>* «vers le haut», *da-mart<sup>e</sup>* «vers le bas», *mo-mart<sup>e</sup>* «vers moi, vers la personne qui parle», *ca-marte* à l'avenir, pour l'avenir). Le préverbe *ay-*, généralement réduit en géorgien moderne à *a-*, marque le mouvement vers le haut, *da-* le mouvement vers le bas, *mo-* le mouvement vers la personne qui parle, *ca-* l'éloignement. Par analogie avec *aymart<sup>e</sup>*, comme M. Chanidzé l'a bien vu (*Kart<sup>e</sup>uli gramatika*, I. p. 17-18), *γ* est apparu dans les autres adverbes de la série: d'où, par exemple, *da-y-mart<sup>e</sup>* «vers le bas», *uku-y-mart<sup>e</sup>* «en arrière», enfin *ga-y-mart<sup>e</sup>* «au delà»; *ga-* marque ici encore l'éloignement.

*-gan* précédé d'un adjectif ou d'un nom de nombre sans désinence, ou encore d'un adverbe, 'donne des adverbes de lieu, dont la plupart indiquent le lieu où l'action se passe: *shvagan* «ailleurs», de *shva* «autre»; *qovelgan* «partout», de *qovel-i* «tout»; *šinagan* «à l'intérieur», de *šina* «dedans»; *organ-ve* «des deux côtés», de *or-i* «deux», *or-i-ve* «les deux»; v. géorg. *t<sup>e</sup>wisgan* «à part, à l'écart», littér. «de son côté», de *t<sup>e</sup>wis-i* «son propre». Ces exemples montrent que *-gan* par lui-même ne marque pas toujours l'éloignement, la séparation.

Dans un cas isolé, *ga-*, préfixé à un nom, paraît marquer l'antériorité et non l'éloignement. Il est d'ailleurs exceptionnel en géorgien qu'un préverbe soit préfixé à un substantif autre qu'un nom verbal d'action ou d'agent. *Gazap<sup>h</sup>ul-i* «printemps» est évidemment formé de *ga-* et de *zap<sup>h</sup>ul-i* «été»; *garizraz-i* est embarrassant: ce composé est, en vieux géorgien et en géorgien moderne, synonyme du simple *rizrazi* «aube» et «crépuscule».

L'élément *gan*, *ga*, qui est employé dès les plus vieux textes

géorgiens comme postposition, préverbe et préfixe, est sans doute un ancien substantif. Il existe précisément en géorgien un substantif *gan-i*, dont le sens ordinaire est «largeur», cf. *gan-ier-i* «large». Mais il a le sens de «côté» dans l'expression *ganze vtov b* «je le laisse de côté» (litt. «sur le côté») et dans les adverbes suivants, qui sont des formes d'instrumental en *-it<sup>é</sup>*: *calgnit<sup>é</sup>* «d'un seul côté» (*cal-i* «un des objets d'une paire») et *orgnit<sup>é</sup>* «des deux côtés». Cf. encore l'adjectif *gan-iv-i* «transversal» et le verbe causatif *da-gan-v-in-eb-a* «élargir» (Soulxan Saba: *daaganvina: ganze gaacimina* «il le fit étendre en largeur»).

Les différentes valeurs de l'élément *gan* peuvent s'expliquer à partir du sens de «côté». Rappelons que gr. *ἄπο*, lat. *ab*, hittite *pa-* (dans *pa-imi* «je vais, je m'en vais») sont des formes casuelles d'un thème indo-européen *\*ep-* «à côté». Lat. *po-* (dans *po-situs*) et v. sl. *po* ont une valeur très différente de gr. *ἄπο*, qui n'en diffère pourtant que par la prothèse *\*a-*. Le *-o* de *po-* et *ἄπο* est sans doute une désinence d'instrumental, qui, dans lat. *ab* (de *\*ap, ab*, voir *BSL*, XXX, 3<sup>e</sup> fasc., 112), figure au degré vocalique zéro. Cf. A. Meillet, *Introduction*, p. 310-311). Il est possible que *ga-* dans *gazap<sup>é</sup>huli* ait signifié d'abord «à côté»: *gazap<sup>é</sup>huli* serait proprement la saison «à côté du printemps», «proche du printemps».

Postposition, préfixe ou préverbe, *gan* n'a jamais de désinence; il est invariable. Il a pourtant différentes valeurs: dans *shvagan*, celle d'un locatif; dans *organ-ve* et *ganvida*, celle d'un ablatif; de même dans *pirisagan*, où il a pour complément un substantif au génitif; dans *dilit<sup>é</sup>gan*, d'où *dilidgan* et enfin *dilidan*, il précise ou renforce la valeur d'ablatif de l'instrumental en *-it<sup>é</sup>*. *Gan*, en cessant d'être un mot autonome, a pris différentes valeurs suivant les différents types d'expression où il était employé. Ces différentes valeurs sont celles que l'instrumental en *-it<sup>é</sup>* possède en géorgien. Il indique en effet: l'instrument et la manière; l'origine; parfois le temps ou le lieu. Un nom à l'instrumental a souvent valeur d'adverbe: *yamit<sup>é</sup>* «de nuit»; *dilit<sup>é</sup>* «le matin»; *dasavlet<sup>é</sup>it<sup>é</sup> ahali arap<sup>é</sup>eria* «à l'Ouest rien de nouveau»; *šemt<sup>é</sup>hvevit<sup>é</sup>* «par hasard», d'où *šemt<sup>é</sup>hvevit<sup>é</sup>-i* «fortuit», *ze-v-it<sup>é</sup>* «en haut», de *ze* «dessus», d'où *zevit<sup>é</sup>-i* «supérieur». De ce qui précède on peut conclure que, dans les formes étudiées, l'élément *gan* est un ancien instrumental à désinence zéro. Le géorgien a en effet quelques expressions où le thème nu est employé avec valeur d'instrumental, comme complément de temps, de manière ou d'origine: *am zam<sup>é</sup>ar* «cet hiver» (le démonstratif a ici la forme des cas

obliques, non celle du nominatif, ce qui montre que *zamtar*, quoique dépourvu de désinence, n'est pas senti comme un nominatif; *gazap-hul* «au printemps»; v. géorg. *p'erq'is p'erq'* «pied à pied» v. géorg. et géorg. mod. *piris pir* «face à face», *karis kar* «de porte en portes; *p'erq'is, piris* et *karis* sont des génitifs à valeur finale, *p'erq'* et *pir* ont valeur d'adverbes de manière, *kar* a la valeur d'un ablatif. L'emploi de *gan* comme mot auxiliaire remonte donc à une époque où le thème nu pouvait indiquer le moment, la manière ou l'origine. Cette époque est antérieure à celle des plus anciens textes géorgiens, et même à la séparation du géorgien et du mingrélo-laze, car le mingrélien a trace lui aussi de cet usage: mgr. *amudya* «aujourd'hui» et *amu seri* «cette nuit» (en regard de *serit'* «de nuit») sont des expressions de même type que géorg. *am zamtar* «cet hiver»; l'-u de *amu* est une particule.

L'emploi de la postposition *-gan* est beaucoup moins développé en mingrélien qu'en géorgien. Pas de formes comparables à *pirisagan* ou à *dilitgan*: le point de départ est indiqué par la désinence *-(i)še*. Pas d'adverbes tels que *qovelgan* et *shvagan*. La postposition *gan* ne figure en mingrélien que dans des formes de partitif: mgr. *art'i ck'in-gan-i ragadans margaluls* = géorg. *ert'i cventaga~zi laparakobs megrulad* «l'un de nous parle mingrélien».

Le préverbe *ga-* marque en mingrélien soit la séparation ou la sortie soit l'aspect perfectif. Il se rencontre aussi sous les formes *ge-* et *go-*, qui résultent de phénomènes d'assimilation et de dissimilation. En mingrélo-laze, les variantes phonétiques des préverbes ont été parfois considérées comme des préverbes indépendants et étendues à d'autres verbes avec une valeur particulière (Geerhard Deeters, *Das Kharthwelische Verbum*, p. 13, § 19). En laze (Dirr, *Einführung*, p. 109), *ga-* marque la séparation, l'éloignement, *ge-* le mouvement vers le bas, *go-* le mouvement le long de quelque chose.

Le nom du «printemps» est, en mingrélien comme en géorgien, formé du nom de l'«été» et du préfixe *ga-*: *zarhul-i* «été», *gazarhul-i* «printemps».

Le substantif *gare-i* a en mingrélien comme en géorgien les deux sens de «largeur» et de «côté»: mgr. *ma ganiše vitenk'* = géorg. *me ganze vtovob* «je le laisse de côté»; mgr. *art' ganiše vorcqek' golas, mazia ganiše zyuas* «d'un côté je vois la montagne, de l'autre la mer» (géorg. *ert'i mhrif'... meore mhrif'* «d'un côté... de l'autre»; *mhrif'* est l'instrumental de *mhare* «côté»).



Le svane possède une particule *k<sup>c</sup>a* qui s'emploie comme préverbe pour marquer la séparation, l'éloignement, la sortie, et comme post-position avec le sens de «hors de» (Deeters, p. 16, § 23), Il est tentant de la rapprocher de géorq. *gan-*. Mais jamais une occlusive sourde aspirée du svane ne répond à une occlusive sonore du géorgien (1).

### III

Trouve-t-on dans les langues caucasiques septentrionales quelque chose de comparable aux mots auxiliaires ou aux éléments morphologiques du géorgien et du mingrélo-laze qui reposent sur le substantif *gan-i*?

Il y a en tchéchéne un élément *-ge-*, *-ga-*, qui sert à former plusieurs cas à valeur spatiale; *-ge* peut se changer en *-īē*, d'où *-ē* (Dirr, *Einführung*, 132). Ajouté sans désinence au génitif, cet élément a valeur d'ablatif: *dā* «père», gén. *dē*, allatif *dēge* (d'où aussi *de*) «vers le père». Il s'emploie aussi avec les finales suivantes:

<i>-ha</i> directif	<i>dēgeha</i> , <i>dēha</i> «au père, vers le père»
<i>-ri</i> ablatif	<i>dēgeri</i> , <i>dēri</i> «du père»
<i>-ra</i> délatif	<i>dēgera</i> , <i>dēra</i> «du père»
<i>-h</i> adessif	<i>dēgah</i> , <i>dēh</i> «au père, près du père»

(*-h* est la désinence de l'inessif:  
ca «maison», *cah* «à la maison»).

*-ç* terminatif *dēgac*, *dēç* «jusqu'au père».

Au pluriel, ces finales complexes s'ajoutent au thème pourvu du suffixe de pluriel *-š-*, et la sonore est remplacée par une sourde aspirée: nom. *day*, gén. *dāy*, ergatif *dayša*, allatif *dayšk<sup>c</sup>e*, directif *dayšk<sup>c</sup>eha*, ablatif *dayšk<sup>c</sup>iri*, délatif *dayšk<sup>c</sup>ara*, adessif *dayšk<sup>c</sup>ah*, terminatif *dayšk<sup>c</sup>ac*.

En ingouch (144-145), autre langue du groupe tchéchéne, l'allatif est en *-ga*, l'ablatif en *-gara*, le directif en *-gaha*, le délatif en *-gahara*. La sonore subsiste au pluriel, dont la marque est  $\overset{v}{-z}$ . En bats (150-154), autre langue tchéchéne, l'ablatif se forme au moyen d'un *-g* suivi d'une voyelle très brève, chuchotée, de timbre *o* ou *u*. On trouve

(1) Le géorgien, le mingrélo-laze et le svane sont les langues dites caucasiques méridionales, ou kartvèles.

aussi les suffixes *-gore* (ablatif), *-goh* «près de» (*-h* est la désinence de l'inessif), *-gomci* (terminatif), *-gohi* d'où *-guyh* «vers». Ces suffixes s'ajoutent non au nominatif, mais au thème du génitif et des autres cas.

L'origine nominale de cet élément *ga, ge, go* n'est pas douteuse. Mais dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut pas prouver qu'il repose sur le même mot que géorg. et mgr. *gan-i* «côté».

L'abxaz, une des langues caucasiennes du Nord-Ouest, possède un substantif *gan* «largeur». M. Marr (*Abxazsko-russkij slovar'*, 1926, p. 28) en rapproche le préverbe *g-* «le long de». Abx. *gan* peut être un emprunt au géorgien.

#### IV

On ne peut pas, dans l'état actuel des recherches, affirmer que l'élément *-ga-*, *-ge-*, *-go-* signalé dans les langues tchéchéennes repose sur le même mot qui est attesté en géorgien et en mingrélien sous la forme *gan-i*. On peut encore moins affirmer que les postpositions basques formées au moyen de *-gan-* reposent sur le même mot que gé. et mgr. *gan-i*. Le dernier rapprochement tente, pourtant.

L'existence, signalée par M. Uhlenbeck, d'une variante *-katik* de la postposition *-gatik* ne constitue pas une objection sérieuse. M. Uhlenbeck pense que *amorecatie* (Liçarrague, Marc, 10, 29) «a cause de», litt. «par suite de l'amour de», vient de *amoregatik*. (*Contribution à une phonétique comparative des dialectes basques*, R. I. E. B., t. III et IV; § 18 β, p. 81 du tirage à part). M. Gavel (*Éléments de Phonétique basque*, § 168, p. 363) est d'un autre avis. On ne voit pas, en effet, pourquoi la sonore se serait assourdie. Dans *amorecatie*, «nous croyons, dit-il, qu'il faut probablement voir une conservation du type primitif du mot *gatik*. Lorsque ce primitif *\*katik* formait un mot à lui seul, il aura subi, à un moment donné, la sonorisation normale des explosives sourdes initiales; mais dans quelques expressions il a pu conserver pendant longtemps son *k*, parce que celui-ci cessait d'être considéré comme initial.» Cette explication est claire et doit être juste. Admettons que la forme la plus ancienne du mot sur lequel repose la postposition ait été *\*kan* et non *\*gan*; la phonétique n'interdit pas pour cela le rapprochement avec gé. *gan-i*. Les sonores du géorgien, et du mingrélien, notamment le *g* de *gani* et du préverbe *gan-*, produisent souvent l'impression de sourdes

douces plutôt que de véritables sonores; et elles sont sujettes à alterner soit avec des sourdes non aspirées (accompagnées d'un coup de glotte), soit avec des sourdes aspirées.

M. Georges Lacombe a eu l'obligeance de me communiquer les lignes suivantes de Trombetti, où ce linguiste rapproche la postposition basque *-gan* «dans» non seulement de la postposition géorgienne *-gan*, mais encore de diverses formes géorgiennes et autres qui n'ont certainement aucun rapport avec l'une ni avec l'autre. «Per il Basco *-ga-n* (bisc. *-ka-n*) «in» oltre a Lazo *s-h(h)a-ni* «di te» = B. *hi-ga-n* «in te» abbiamo da comparare le seguenti forme: Tab. *do-yan* «di lui», Georg. *ma-ga-n* «questo», abl. *-ga-n* (il Gek *-ga-n* «con» é diverso). L'elemento *-ga-* é in ogni caso identico, *n* ha varie funzioni che non posso esaminare. Cfr., del resto, Georgiano *qovel-ga-n* «überall» (in *-is-gan*, *-id-gan* l'idea dell'ablativo é espressa dal prismo elemento). Per il Basco *-ga-z* (bisc. *-ka-z*) «con» cfr. Tab. *mo-ya-z* e Georg. *ma-ga-s*.» (*Le Origine della lingua basca*, 1925, p. 73). Les faits exposés dans la deuxième partie du présent article montrent que gé. *-gan* ne peut pas être décomposé en *ga* + *n*. La. et mgr. *sk'ani* «de toi» (cf. sv. *sgä* «vous», gé. *šen* < \**sk'en* «tu») n'a rien de commun avec *-gan*. Tabassaran *do-ya-n* «de lui» et *mo-ya-z* «à celui-ci» n'ont rien à voir ici (Dirr, p. 270 et 272), non plus que gé. *magan* et *magas*, ergatif et datif du démonstratif de 2<sup>e</sup> personne, dont le nominatif est *eg* et le thème des autres cas *maga-*.

L'emploi du thème sans désinence avec valeur d'adverbe de lieu, de temps ou de manière est anomal en géorgien et en basque; on n'en a que des exemples isolés. Le mingrélien, qui est plus évolué que le géorgien, n'a pas trace des formes en *-isagan* et *-it'gan* ni des adverbes tels que *qovelgan*. Des adverbes en *-gan* le géorgien même n'a gardé intacts que ceux dont la formation est restée claire, comme *qovelgan*, *shvagan*, *šinagan*. Les autres ont été pourvus de la désinence d'instrumental, pour que leur valeur d'adverbe apparût mieux. Si *qovelgan*, *shvagan* et *šinagan* ont subsisté, il n'en est pas de même de *šigan*. Cet adverbe a été obtenu en ajoutant *gan* à *ši-*, qui doit être le génitif du thème qui a fourni le préverbe *še-* «à l'intérieur»; *šigan* signifie donc littéralement «du côté de l'intérieure»; dans *šinagan*, *ši* est suivi d'un *n* inorganique (v. *BSL*, XXXI, p. 28) et de la particule bien connue *a*. *Šigan* n'a subsisté que sous la forme réduite *šig* (l'intermédiaire *šiga* est attesté en vieux géorgien) ou sous la forme élargie *šignit'* (*-it'* est la désinence de l'instrumental): *ši*, en effet, au contraire de *šina*, n'existe pas comme mot autonome

et n'a peut-être jamais existé comme tel. Les deux modifications contraires subies par *šigan* indiquent que la formation de ce mot a cessé d'être claire pour les sujets parlants.

Des formes comme géorg. *shvagan* ou *šigan* et basque (bizc.) *augan* ont donc des chances d'être anciennes, parce que le procédé par lequel elles ont été obtenues, emploi d'un nom sans désinence avec valeur d'adverbe de manière ou de lieu, n'est pas régulier en géorgien ni en basque. Le procédé est identique dans les deux langues. Le mot auquel il a été appliqué l'est-il? On n'a pas le droit de l'affirmer. Mais on peut relever d'autres concordances entre le basque et les langues kartvèles (ou caucasiques méridionales).

Schuchardt, Trombetti, Heinrich Winkler, et, plus récemment, MM. Marr et Oštir, ont fait nombre de rapprochements entre le basque et les langues caucasiques. On trouvera un historique de ces recherches et une mise au point des résultats obtenus, dans l'excellent article de M. Uhlenbeck, *De la possibilité d'une parenté entre le basque et les langues caucasiques* (R. I. E. B., t. XV, 1924, p. 565-588). La prudence des conclusions y répond à la fermeté des principes. L'auteur dit avoir omis «plusieurs comparaisons qui paraissent très tentantes», mais qui ne lui ont pas paru très indiquées pour servir d'arguments en faveur de «l'hypothèse basque-caucasique». Il craint «même d'en avoir donné trop, plutôt qu'insuffisamment» et d'avoir mêlé à son blé «une certaine quantité d'ivraie.» (p. 586). Jusqu'à la publication de *l'Einführung in das Studium der kaukasischen Sprachen*, de Dirr (1928), le domaine caucasique était presque inaccessible aux non spécialistes. M. Uhlenbeck cite les mots caucasiques d'après von Erckert, qui est un auteur fort peu sûr. On a essayé, dans ce qui suit, de préciser, en les corrigeant parfois, quelques-uns des rapprochements donnés par M. Uhlenbeck. On en a ajouté quelques autres.

1. Bsq. *gu* (nous) rappelle v. gé. et sv. *gw-*, gé. mod. *gv-*, préfixe objectif de 1<sup>ère</sup> personne du pluriel (v. p. 577): gé. mod. *ga-malav* «tu nous caches», *gv-cer* «tu nous (l')écris». Ce préfixe a en svane valeur inclusive, il signifie «nous, y compris toi (ou vous)». Bsq. *gu* repose sans doute sur \**ku* (v. Gavel, *Phonétique*, § 169, p. 365; cf. § 170, p. 383). La sourde s'est conservée dans certaines formes verbales: lab. (*erran*) *dauku*, soul. (*erran*) *deikü* «il nous l'a (dit), contre guip. (*erran*) *digu*; lab. *zaiku*, soul. *zaikü*, bisc. *jaku*, contre guip. *zaigu* «il vous est». V. gé. et sv. *gw-*, préfixe personnel, provient d'un pronom personnel dont le svane a conservé le génitif et les cas déri-

vés. La consonne radicale de ce pronom a dû être à date plus ancienne une sourde aspirée \*k<sup>é</sup>. Il a dans les langues du Daghestan des correspondants sûrs, qui ont valeur inclusive, comme en svane, et dont la consonne radicale repose sans doute sur une affriquée postpalatale sourde aspirée, c'est-à-dire sur un phonème de type \*k<sup>é</sup>x (v. nos articles in *BSL*, XXIX, g. 149-151; XXX, 163).— Lak žu (non *zu*) et kuri cūn n'appartiennent pas à ce groupe, et tchéchtène *thxuo* signifie «nous, non compris toi (ou vous)».

2. Le préfixe verbal qui, en kartvèle commun, servait à indiquer qu'un acte a pour auteur la «deuxième personne», était \*h-. Ce h- est noté régulièrement dans les anciens textes géorgiens dits «à h superflus»; dans d'autres textes géorgiens très anciens, qui appartiennent sans doute à un autre groupe dialectal, cette aspirée est devenue une spirante arrière-vélaire sourde, h. En géorgien littéraire moderne, h- a disparu devant voyelle; il est devenu s- devant les occlusives et affriquées dentales; il n'a subsisté sous la forme h- que devant les autres consonnes. En mingrélo-laze, \*h- a complètement disparu; en svane, il s'est renforcé en h-.

Dans une forme verbale transitive appartenant au système de l'aoriste, h- a valeur d'«ergatif», d'«actif». Le nom qui désigne l'objet sur lequel porte l'acte est au nominatif: gé. *hnahe kaci* «tu vis l'homme». Dans une forme transitive appartenant au système du présent, h- a valeur de nominatif; l'objet de l'acte est au datif: *hnahav kacs* «tu verras l'homme».

Le préfixe dit objectif de 2<sup>e</sup> personne était en kartvèle commun \*g- (prépalatal), d'où gé. et mgr. la. g-, sv. ĵ-. Il indique que le procès porte sur la «deuxième personne» ou qu'il lui est destiné ou rapporté. Dans gé. *gnaha kacma* «l'homme te vit», il a valeur de nominatif; dans *kaci gnahavs* «l'homme te verra», il a valeur de datif; de même dans *gcer* «je t'écris», *gsurs* «à toi il est objet de désir», c. à d. «tu le désires), *gzis marjvni* «il est assis à ta droite», litt. «il t'est assis à droite».

\*g- et \*h- paraissent n'avoir étymologiquement rien de commun. Ni l'un ni l'autre ne semble apparenté au pronom personnel de 2<sup>e</sup> personne du singulier, mgr.-la. et sv. *si*; gé *šen* (de \*sk<sup>é</sup>n) «toi» répond à sv. *sgä* «vous».

Dans les verbes transitifs basques, le suffixe -k indique que l'auteur de l'acte est la personne (de sexe masculin) à qui l'on s'adresse: *duk* «tu l'as» (en s'adressant à un homme), litt. «il est eu par toi».

Ce même suffixe s'emploie dans les verbes transitifs ou intransitifs pour indiquer que l'objet du procès dont on parle est destiné à la personne (de sexe masculin) à qui l'on s'adresse ou qu'on la prend à témoin. Le suffixe *-k* est alors précédé en principe d'un élément *-ki-*, qui marque la destination; il est commun à toutes les personnes, 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup>; il se réduit souvent à *i*, ou même à zéro: lab. (*erran*) *dauk* «il te l'a (dit)», guip. (*erran*) *dikik*, lab. (*erran*) *dauzkik* «il te les a (dits)», guip. (*erran*) *dizkik*; lab. et guip. *zaik* «il t'est», *zaizkik* «ils te sont»; *hire aitak badik* «ton père l'a», *dik* repose sur \**da-du-ki-k* (Schuchardt, *Primitiae*, p. 30, n.° 148).

Ce *-k*, qui provient peut-être de \**-g* (Gavel, *Phonétique*, § 166, p. 362), a valeur d'actif dans *duk* et les formes analogues; il signifie proprement «par toi»; le groupe *-ki-k* a valeur de datif.

A l'initiale, le signe de la 2<sup>e</sup> personne du sg. est *h-*. Il a valeur de nominatif dans *haiz* «tu es», (*ikhusi*) *hau* «tu es (ayant été vu) par lui», càd. «il t'a (vu), (*ikhusi*) *hindudan* «tu étais (ayant été vu) par lui», c. à d. «il t'avait (vu)». Mais il a valeur d'actif dans *huen* «tu l'avais», litt. «par toi il était eu». Cette *h*, comme le rappelle M. Gavel, est sans doute apparentée à celle du pronom *hi* «tu» (*Phonétique*, § 203 II, p. 463).

Dans les dialectes basques espagnols, qui ignorent l'aspiration, le préfixe de 2<sup>e</sup> personne du singulier est zéro: *aiz* ou *az*, (*ikusi*) *au*, (*ikusi*) *indudan*, salazarais *uen*. Le pronom de 2<sup>e</sup> personne du singulier est *i*. M. Uhlenbeck (*Contribution*, § 18 6, p. 84) donne guip. *hi* et ajoute: «Pourquoi le guipuzcoan n'a-t-il pas *i* comme le bizcaïen?» Mais M. de Azkue, dans son Dictionnaire, et M. de Arrigarai, dans sa Grammaire du guipuzcoan (*Euskel-irakaspidea*, 1919, p. 364), donnent guip. *i*.

On est tenté de rapprocher bsq. \**-g* de kartv. \**g-* et bsq. *h-* de kartv. \**h-*. Mais il n'est pas sûr que le préfixe *h-* soit ancien en basque. Vinson et M. Uhlenbeck pensent qu'il provient d'un plus ancien \**k*, identique au suffixe verbal de même personne, et que *hi*, de même, provient de \**ki*. M. Gavel présente, au sujet des indices de 2<sup>e</sup> personne du singulier *-k* et *h-*, deux hypothèses. La première n'est qu'une forme corrigée de la précédente. Si le *-k* final des formes tutoyantes masculines, dit-il p. 362 (§ 166), «a été réellement un *g*, à l'origine, ce *g* pourrait être apparenté à l'élément initial du pronom *hi* «tu» ou «toi». *L'h* de ce pronom, que nous retrouvons dans de nombreuses formes verbales, telles que *haiz*, *huen*, etc., pourrait être le résidu d'un ancien phonème primitif \**gh*, lequel se

serait réduit à *h* lorsqu'il était initial, mais, quand il était final, à un *g* devenu plus tard un *k*.»

Mais, dans le chapitre où il étudie l'aspiration, il rappelle que, «dans les dialectes français eux-mêmes, *l'h-* de la seconde personne du singulier manque parfois», On a, par exemple, chez Liçarrague, *aiz* «tu es», *incén* «tu étais», chez Dechepare *inçan*, en soul. *eoikoiz* (représentant *eroriko iz*) «tu vas tomber», en lab., b.-nav. et soul. l'impératif *ago* «reste». On peut ajouter, entre autres, les impératifs souletins *abil* «va-t-en» et *aigü* «viens», et la forme d'indicatif *ago* «tu restes», en vieux souletin: *zeri so ago?* «que restes-tu là à regarder?» (vieille inscription d'Alçabéhéty citée par le P. Lhande dans son Dictionnaire). M. Gavel trouve qu'il est difficile de décider si ces formes proviennent de formes plus anciennes à *h-* initial «ou si quelques-unes d'entre elles ne représentent pas un état plus primitif de la langue.» (§ 203, II, p. 463).

«En particulier, dit-il (p. 4645), on peut se demander si précisément l'une des marques distinctives de la deuxième personne du singulier de l'impératif ne consistait pas, à l'origine, en l'absence complète de toute caractéristique initiale, la forme se réduisant presque, dans ce cas, au thème verbal pur et simple; d'où, par exemple, l'impératif *ago* du verbe *egon*. Par la suite, *l'h* du pronom hi aurait été préposée à la plupart des impératifs de cette sorte, soit qu'elle leur fût étendue par analogie avec l'indicatif (où peut-être elle existait déjà), soit que le rapport existant entre le pronom ni «je» et la caractéristique initiale *n-* de la première personne du singulier (évidemment identique à l'initiale de ce pronom *n*) eût amené à généraliser à l'ensemble de la conjugaison un rapport semblable entre le pronom hi et les formes verbales de la deuxième personne du singulier.»

Mais *l'h* du pronom hi est-elle ancienne? A la suite d'une étude minutieuse des mots qui commencent par *h*, notamment des démonstratifs et des adverbes qui en dérivent, M. Gavel émet l'hypothèse (§ 206, p. 475) qu'«à un moment donné, dans les dialectes qui pratiquent l'aspiration, il y a eu tendance à intercaler une *h* devant toutes les voyelles qui étaient initiales de syllabe, à moins qu'elles ne fussent précédées d'une pause.» Et il conclut p. 478: «Si cette hypothèse générale est exacte, on pourra en conclure que la très grande majorité (sinon la totalité) des *h* actuelles sont adventices et ne se sont développées qu'à une époque relativement tar-

diver; et il devient assez douteux que les dialectes basques espagnols aient jamais possédé aucune aspiration.»

S'il en est ainsi, le rapprochement entre les indices de 2<sup>e</sup> personne en basque et en kartvèle perd sa symétrie et, par suite, beaucoup de sa force. Mais est-il sûr que le phonème *h-* ait été, à date ancienne, absolument étranger à tous les parlars basques? Peut-être faisait-il partie du système phonétique de la langue, mais ne figurait-il que dans un très petit nombre de mots. En kartvèle commun, *h* paraît avoir été d'un usage rare, sauf comme préfixe «subjectif» de 2<sup>e</sup> personne et préfixe «objectif» de 3<sup>e</sup> personne. En vieux géorgien, *h-*, en dehors de son usage morphologique, paraît ne figurer que dans des mots empruntés. La question de *l'h* initiale du pronom basque *hi* ne me paraît pas résolue.

Peut-être le fait que voici contribuera-t-il à l'éclairer. En salazarais, sous-dialecte du bas-navarrais oriental, en aezcoan, sous-dialecte du bas-navarrais occidental, et en roncalais, sous-dialecte du souletin, les démonstratifs ont à l'initiale une gutturale: à bisc. et guip. *ark*, *arek* «par celui-là», bsq.-fr. *hark*, *harek*, répondent aezc. *garek*, salaz. et ronc. *karek*. Julien Vinson et M. Uhlenbeck tiennent le *k-* pour ancien, M. Gavel pour adventice au même titre que *l'h-* des dialectes français. Or le pronom personnel de 2<sup>e</sup> personne du singulier est *i* en salazarais et en aezcoan, comme dans tous les parlars espagnols, mais *yi* en roncalais (de Azkue, *Dictionnaire*). Le *y-* se retrouve dans le mot roncalais *yore* (tien): *yorea yire ta enea bien* «le tien pour toi et le mien pour nous deux» (cité par Azkue). Il est employé comme préfixe verbal de 2<sup>e</sup> personne du singulier non seulement en roncalais, mais en aezcoan; d'où des formes telles que: aezc. *yiz*, ronc. *yaz* «tu es», en regard de salaz. *iz*; aezc. *yue*, ronc. *yon* en regard de salaz. *uen* «tu l'avais». Ce *y-* paraît bien reposer sur une consonne. Mais quelle était-elle?. Il appartient aux spécialistes de la phonétique basque de se prononcer sur ce point. J'ai remarqué qu'à Larrau (Haute Soule), village-frontière, *h* est palatalisé devant *i* et parfois devant *ü*: par exemple dans *hi*, *hiz* «tu es», *hien* «tu l'avais» (de *\*hüen*). Je propose, sous toutes réserves, l'hypothèse suivante: *l'h* du pronom *hi* est ancienne; *h-* s'est amuie dans tous les parlars basques d'Espagne; le *y-* du roncalais provient d'un ancien *h'-*, c'est-à-dire de *h* palatalisé devant *i*: *\*hi* est devenu *\*h'i*, qui a donné *\*hyi*, d'où *yi*. En aezcoan, il ne s'est amui qu'après être passé dans le système du verbe.



Si l'*h-* de *hi* est ancienne, on pourrait rapprocher kartv. \**g-* de bsq. -*\*g* et kartv. \**h-* de l'*\*h* du pronomi bsq. \**hi*.

3. Trombetti a rapproché la désinence *-k* du cas actif en basque de la désinence *-k<sup>c</sup>* du narratif (ou ergatif) en mingrélien et en laze (Uhlenbeck, p. 573).

En basque, la désinence *-k* de l'actif paraît être contenue dans *-tik*, qui est la désinence normale du discédent. Certains parlars emploient, au lieu de *-tik*, une variante *-ti*; son usage est particulièrement fréquent en souletin. «*-tik* paraît être formé de *ti + k*: en biscayen, lorsqu'il est combiné avec le suffixe *-še* (dont le sens propre est «même»), celui-ci le dissocie, et il en résulte une désinence *-tišek*. Quant au *-k* de *-tik*, il est possible qu'il soit identique au *-k* de l'actif... On peut concevoir qu'en basque cet élément *-k* ait pu marquer primitivement le point de départ: l'agent est la personne, ou quelquefois la chose, d'où provient l'action.» (Gavel, Grammaire, p. 206). Schuchardt avait déjà indiqué (*Primitiae*, p. 11, § 26) qu'une parenté entre *-ik* (désinence du partitif, simple variante de *-tik*) et le *-k* de l'actif «n'est pas inconcevable». Notons que *-ti*, par lui-même, n'indique pas toujours l'éloignement, comme en témoignent les deux adverbes *goiti* «vers le haut» et *beheiti* «vers le bas».

Malheureusement le *-k<sup>c</sup>* de l'actif mingrélo-laze est «tout à fait énigmatique» (G. Deeters, *Das Kharthwelische Verbum*, § 167). Les pronoms personnels de 1<sup>ère</sup> et de 2<sup>e</sup> personnes, qui appartiennent au fonds ancien de la langue, ne le possèdent pas. Ne serait-il pas apparenté à la postposition svane *k<sup>c</sup>a*, employée aussi comme préverbe, qui marque la séparation, l'éloignement, la sortie, que nous avons renoncé plus haut à rapprocher de gé. *-gan*? Mais si, comme le suggère M. Deeters, ce *-k<sup>c</sup>* est apparenté à la particule affirmative *k<sup>c</sup>o-*, *k<sup>c</sup>i-*, *k<sup>c</sup>e-*, qui se place devant les verbes à la manière de bsq. *ba-*, la désinence basque *-k* n'a rien de commun avec mgr. -laze *-k<sup>c</sup>*. Ce dernier n'aurait servi à l'origine qu'à souligner dans certains cas le nom désignant l'auteur d'un acte. La question reste ouverte.

4. Le directif, en géorgien, a aujourd'hui pour désinence *-ad* ou *-a<sup>c</sup>*. En vieux géorgien on trouve des directifs en *-a*, en *-d* et en *-ad*; *-ad* semble résulter de l'addition de *-d* à *-a*. En mingrélien, des formes en *-o* coexistent, sans différence de sens, avec des formes en *-o<sup>c</sup>*. En svane, la marque du directif est *-d*, qui s'ajoute soit au thème soit au génitif.

Certains adverbes basques marquant le mouvement «vers» ont une désinence d'aditif -a, -at: *on-a(t)* «vers ici», (*h*)*orr-a(t)* «vers l'endroit où tu es», (*h*)*ar-a(t)* «vers l'endroit où il est, *aitzin-a* «en ayant!». Cette désinence se retrace dans la postposition *gana(t)* aditif du substantif \**gan*. La finale -at résulte de l'addition d'une particule -at à la désinence -a (v. Gavel, *Grammaire*, § 52, p. 29-30): soul. *hunát* repose sur \**huná-at*; dans la forme en -a, c'est *u* qui porte l'accent, *húna*. Cet -at peut provenir de \*-ad: en basque, toutes les occlusives sonores finales sont devenues sourdes.

5. Bsq. *bederatzi*, bas-nav. *bedratzi*, soul. *bederatziü*, ronc. *bedratzu* «neuf» est certainement formé de *but* «un», sans doute anciennement \**bad*, ou d'un dérivé de ce mot, peut-être *bedera*, dont le sens actuel est «chacun un» (cf. *bederatzi-ra* «chacun neuf»). «Par conséquent (Gavel, 120) *bederatzi* a dû signifier à l'origine «un ôté de dix».» L'élément signifiant «dix» doit être \**tzi*, \**tzu*, ou \**atzi*, \**atzu*. Le nom basque de «dix» est (*h*)*amar*. Les noms des nombres de 11 à 19 sont formés du nom de «dix» et de celui des neuf premières unités; le nom de «dix» précède celui de l'unité: (*h*)*ama-bi* «douze». Le nom de «onze», *amaika* dans les dialectes espagnols, *hameka* dans les dialectes français, n'est pas formé au moyen de *bat*; son second élément fait penser à mgr. *aka* et abxaz -*ke* «un».

Géorg. *oc-i* «vingt» semble être composé de *or* «deux» et d'un élément *c* signifiant «dix» et qui pourrait être une variante de *at<sup>f</sup>-i* «dix». L'échange *t<sup>f</sup> | c* se rencontre en géorgien: *qvit<sup>f</sup>-el-i* «jaune» et *qvic-ian-i* «jaunâtre»; *kuet<sup>f</sup>a* «raser» et *kveca* «couper» paraissent bien être deux variantes du même mot. Ce *c* (= *t<sup>s</sup>*) rappelle l'élément \*(*a*)*tzi* signalé plus haut.

A géorg. *oc-i* correspond mgr. et la. *eč<sup>v</sup>-i*; la correspondance géorg. *c* = mgr. et la. *c<sup>v</sup>* est régulière.

Le nom svane du nombre «vingt» est *yerwešd*, de *yeru* «deux» et *yešd* «dix» (svane *šd* répond à géorg. *t<sup>f</sup>*).

Le nom du nombre «deux» est en géorgien *or-i*, en mingrélien *žir-i*, en laze *žur*, en svane *yor* et *yeru*. Géorg. *or-i*, la. *žur* et sv. *yor* reposent sur une forme \**yor*; mgr. *žir-i* repose peut-être sur une autre forme \**yer*, représentée par svane *yeru*. Le premier élément de mgr.-la. *e-č<sup>v</sup>-i* doit reposer sur cette forme \**yer*. On pourrait objecter que à géorg. *e* correspond régulièrement mgr.-la. *a*, c'est-à-dire que kartvèle commun \**e* est devenu *a* en mingrélo-laze, et que par suite *eč<sup>v</sup>-i* ne peut s'expliquer de cette façon. Mais il arrive que à géorg. *e* corres-

ponde mgr.-la. *e:* au suffixe de pluriel géorg. *-eb-* correspond mgr. la. *-ep<sup>o</sup>-*.

\**y-* initial s'est amui dans géorg. *oc-i* comme dans *or-i<sub>v</sub>*; il s'est amui aussi dans mgr. et la. *eč<sup>v</sup>-i*, tandis qu'il est passé à *z* dans le nom de «deux»; en svane même, bien que *y* figure dans le système phonétique de la langue et se soit conservé dans le nom de «deux», il s'est amui dans le nom du nombre «quarante», *ur-in-erwešd*, littéralement «2 fois 20», dialecte bas-balien, de \**yor-in-yerwešd* (cf. *sum-in-erwešd* «soixante»).

Des formes du nom. de nombre «dix» à affriquée sourde infra-glottale, comme géorg. *c*, se rencontrent dans deux langues caucasiques septentrionales, du groupe avaro-andi: le dido a *occi* et le xvarchi *ōcca*. L'affriquée est géminée et infra-glottale; Dirr ne dit pas si elle est aspirée, comme gé. *c*.

6. M. Marr (*Origine japhétique de la langue basque*, p. 226-7) a rapproché gé. *bar-i* «plaine, vallée» de bsq. *ibar* «lieu bas» (vallée ou plaine). Mais Tchoubinov et M. Meckelein donnent le mot géorgien pour emprunté au persan.

7. Bsq. *lodi* «gros»: gé. *lod-i* «grosse pierre», *loda*. «grand plat».

8. Bsq. *erbi* «lièvre»: gé. *rb-* «courir». *L<sup>v</sup>-i* final du mot basque pourrait être un suffixe servant à former des noms d'animaux (Gavel, *Phonétique*, § 47, p. 97). Quant à *l<sup>v</sup>-e-* initial, on sait que tous les mots basques qui ont pu, à un moment donné, commencer par *r*, ont reçu une voyelle prothétique (§ 88 p. 139).

9. Dans l'article de M. Uhlenbeck (p. 585), bsq. *nigar*, *negar* «larme, pleurs» est rapproché de mgr. *nigar-a* «pleurer». La concordance est frappante, et je l'avais moi-même notée avant d'avoir lu l'article. Mais les mots cités à la suite de *ngara* sont fort douteux. Mgr. *imgarat*, à supposer qu'il existe, n'est certainement pas un infinitif. *L<sup>v</sup>m* de la *omgari* «pleurer» demanderait aussi à être contrôlé; en tout cas, sa voyelle finale ne peut être *-i* (Dirr, p. 112). Des verbes signifiant «pleurer» qui sont cités comme appartenant à «des dialectes circassiens», *ghünn*, *xrrünn*, *ghyn*, *biner*, *ggonér*, le seul que j'aie pu contrôler est *ghyn*, ou plutôt *yen*; c'est l'infinitif du verbe kabardi signifiant «pleurer»; *l<sup>v</sup>-n* n'appartient pas à la racine, c'est la marque de l'infinitif; cf. *ye* «pleure!», *yã* «qui a pleuré».

10. Bsq. *gogor* (de \**gorgor*) «dur», *gor* «sourde» (primitivement «dur»), cf. lab. *makor* «callosité» (avec un préfixe *ma-*), b.-nav. *elkhor* «sourde», guip. et lab. *elkor* «sec», rappellent gé. *mqar-i* et *magar-i* «dur, ferme»; *m-* et *ma-* sont des éléments préfixés comme dans *ma-rčb-iv-i* «jumeau» et *m-rčob-l-i* «double». Les deux adjectifs géorgiens sont certainement apparentés et offrent un bon exemple d'alternance de sourde avec sonore: gé. *q*, occlusive arrière-vélaire sourde, alterne avec une postpalatale, *g*, parce qu'il n'y a pas en géorgien d'occlusive arrière-vélaire sonore. On observe la même alternance dans gé. *qen-* = sv. *gen-* «placer, poser». Schuchardt (*R. I. E. B.*, VI, 1912, p. 274) a déjà rapproché bsq. *gogor* de nubien *kogor*, berbère *qor* et d'autres mots africains analogues. «Die Konsonantenverbindung: Guttural + *r*, dit-il, in gleichem oder ähnlichen Sinn scheint weit verbreitet zu sein; vgl. z. B. georg. *mqari* hart.» Toutefois la concordance des deux formes à préfixe *ma-*, bsq. *makor* (cf. Uhlenbeck, *Contribution*, § 18 β, p. 81) et gé. *magar-i* mérite de retenir l'attention.

11. «Bsq. *e-bak-*, *e-pak-* «couper», cf. lak *bak* «moissonner», et andi *bukidu*, routoul *ubgun* «couper». Dans le basque *e-pa-i*, *e-pha-i* «faucher», un *k* intervocalique a disparu. Cf. aussi basque *Bagilla* «juin» (mois de fauchage.)» (Uhlenbeck, p. 586).

Complétons d'abord, d'après les indications données par M. Gavel (*Phonétique*, § 168, p. 364), la série des formes attestées dans les divers dialectes basques: *ebagi* (bisc.), *ebaki* (h.-nav., b.-nav., guip., lab., ronc., soul.), *epaki* (bisc., d'après M. Uhlenbeck), *epai* (dans Oihenart), *ephai* (b.-nav.? lab.). En souletin, le verbe est *ebaki*, mais il y a un substantif verbal *epkaite-a* et un nom d'agent *ephaile* «faucheur». M. Gavel note p. 340 qu'«il n'est pas très facile de rendre compte de ce dualisme de formes un peu anormal». Il explique aisément l'alternance *b | p*: à date très ancienne? la racine devait commencer par la consonne, et l'on est ramené à un fait qu'il a déjà expliqué, l'alternance d'une sourde et d'une sonore initiales. Mais il est difficile de voir, comme il le propose, dans *g* et *k* l'élément initial d'un suffixe.

Dans les langues caucasiennes, l'alternance d'une sonore et d'une sourde est normale. Je n'ai pas pu vérifier les trois mots caucasiens cités: *-du* et *-n* sont des suffixes d'infinitif. Comme, dans les langues caucasiennes, l'échange de *m* et de *b* est courant, on pourra penser aussi à gé. *mk-a* «moissonner» (et aussi «vendanger», Esaïe, 15, 5).

Une voyelle a pu disparaître entre les deux consonnes; cette sorte de contraction est fréquente en géorgien.

12. L'adjectif *eskiribiz* «bigle» (dans le biscayen d'Izpaster) paraît être un composé à l'instrumental. La deuxième partie rappelle curieusement l'adjectif géorgien *irib-i, urib-i* «de biais». La première partie est sans doute apparentée à *ezkel* «bigle», qui est lui-même apparenté à *ezker* «gauche». Les spirantes *s* et *z* alternent en basque; le nom de la «gauche» est en souletin *esker*. Et *er* (avec *r* forte) et *el* alternent en fin de mot dans lab. et b.-nav. *uster* «fralgie, tendre». bsq. *ustel* «pourri, gâté» (Uhlenbeck, *Contribution*, § 12 β, p. 55). On notera que la forme en *-el* sert ici aussi à désigner un défaut.

13. M. Uhlenbeck pense (§ 12 ε, p. 60) que *arri, harri* «pierre» repose sur un plus ancien \**karri*. M. Gavel, nous l'avons vu, n'est pas du même avis que lui sur l'origine de l'*h*- initiale. Il expliquerait le *g* de *ugarri* «galet, caillou poli des ruisseaux», composé de *ur* «eau» et de *arri*, comme celui de *ugalde* (*Phonétique*, § 102, p. 235): il a pu apparaître entre *u* et *a*, après chute de l'*r*, pour éviter l'hiatus. M. Gavel reconnaît toutefois qu'une gutturale initiale est, dans certains mots, tombée devant une voyelle vélaire, *o* ou *u*, et même devant un *a*: bisc. *abia, abi* «ni&, soul. *habia*, mot d'origine romane (lat. *cauea, cauia*), a perdu sa gutturale initiale (*Phonétique*, § 171, p. 387). Si l'initiale de (*h*)*arri* a été une gutturale, *k* ou *g*, on pourrait le rapprocher de v. *gé. karkar-i λεωπετρα* (Ezéchiel, 24, 7) «roche nue, roche lisse». Le rapprochement indiqué par M. Uhlenbeck (p. 581) entre bsq. (*h*)*arri* et avar *khiru, lak čaru, artchi čele*, me paraît moins satisfaisant.

14. La racine verbale *uka-, ukha-, ükha-* est employée dans tout le domaine basque avec le sens de «nier». En biscayen, guipuzcoan et bas-navarrais, elle signifie en outre «faillir, n'en pouvoir plus»: b.-nav. *mando ukhatua* «mulet fourbus; cf., en bisc. de Basauri, *uka egin* «manquer, échouero. *Uko, üko* signifie (refus, défaillance causée par la fatigue). Soul. *üko* équivaut, dit M. de Azkue, à l'expression «je jette ma langue au chat», par laquelle, au jeu de devinettes, on se déclare incapable de trouver la solution. Il faut ajouter que *ükho* est alors employé avec le verbe «être». Lorsqu'on dit à quelqu'un, par exemple, «Devine qui j'ai vu» et que, après quelques réponses malheureuses, il abandonne la partie, il l'annonce par *ükho nük*.

Dans le biscayen de Marquina, *uka* (*uke*) signifie «négation» et aussi «en arrière» (W. Rollo, *The basque dialect of Marquina*, 1925, p. 23 du Vocabulaire).

Si, comme il est très possible, ce dernier sens est ancien —*ükho nük* peut signifier proprement «je me retire»—, on peut rapprocher bsq. *uka-*, *uko* de gé. *uku-* que l'on trouve dans *uku-y-mart<sup>e</sup>* «en arrière» (cf., plus haut, p. 6, *uku-t<sup>e</sup>k<sup>e</sup>ma* (nier), de. *t<sup>e</sup>k<sup>e</sup>ma* «dire», *ukan* «en arrière, derrière, après»). En mingrélien, *ukuli*, adverbe ou postposition construite avec le génitif, veut dire «après»; *ukahale* veut dire «en arrière, derrière»,

15. Dans quelques dialectes basques, une particule *-a* s'ajoute aux formes verbales pour marquer l'interrogation: soul. *niz* «je suis», *niz-a* «suis-je?». Elle ne s'emploie qu'en bas-navarrais, en souletin, en roncalais, et, suivant M. de Azkue, en labourdin, «dans quelques endroitso. D'après le même auteur, elle «s'emploie même quand le verbe n'est pas exprimé.»: *nik-a?* «moi?», *bai-a?* «oui?».

En géorgien, *-a* s'emploie dans les mêmes conditions avec la même valeur: *var* «je suis», *var-a?* (suis-je?). En mingrélien, où o répond souvent à gé. *a*, cette particule a la forme *-o*: *si rek<sup>e</sup>o koč<sup>i</sup>?* «es-tu l'homme?» = gé. *šen hara kaci?*

Le tcherkesse possède aussi une particule interrogative *-a*: kardi *we adeg<sup>h</sup>* «tu es Tcherkesse», *we adeg<sup>h</sup>a?* «es-tu Tcherkesse?» (N. Jakovlev, *Materialy dlja kabardinskogo slovarja*, t. I, p. XXIV, n. 1).

16. Le mingrélien possède une particule *-ni* qui se place après le dernier mot, nom ou verbe, de certaines propositions subordonnées, et qui rappelle curieusement *l'-n* des propositions relatives du basque. Ex.: *k<sup>e</sup>mortwi* «quand il vint»; *mecamalek<sup>e</sup>l<sup>e</sup> muš<sup>i</sup>č<sup>i</sup>l<sup>i</sup> d<sup>o</sup> muk<sup>i</sup>t<sup>e</sup> k<sup>o</sup>hva<sup>d</sup>-ni<sup>7</sup> irip<sup>e</sup>eli<sup>8</sup> mech<sup>c</sup>mes<sup>9</sup> k<sup>i</sup>meč<sup>10</sup>* «le médecin<sup>1</sup> donna<sup>10</sup> au pêcheur<sup>9</sup> sa<sup>2</sup> femme<sup>3</sup> et<sup>4</sup> tout<sup>8</sup> ce que<sup>1</sup> lui-même<sup>5</sup> avait gagné<sup>6</sup>» (litt «gagna»); cf. bsq. *irabazi duena oro emaiten du* «il donne tout ce qu'il a gagné»; mgr. *mi'orse-ni*, *min ore?* «celle que j'aime, quelle est-elle», bsq. *maite dudana*, *nor da?* *L'-i* final, qui semble être une particule, manque parfois. L'étude de mgr. *-ni* devra être reprise de plus près. Mais le parallélisme des constructions est frappant.

La parenté du basque et des langues caucasiques, si parenté

il y a, ne pourra être prouvée que lorsque la grammaire comparée des dialectes basques et celle des langues caucasiques seront établies, au moins dans leurs grandes lignes. L'auteur de cet article ne s'est pas proposé de chercher des concordances entre le basque et l'une ou l'autre des langues caucasiques. Il a noté et examiné celles qui se sont présentées à lui. Beaucoup d'entre elles avaient déjà été signalées par d'autres. Celles qu'il a cru devoir retenir sont minces, mais satisfaisantes pour le sens et correctes au point de vue phonétique.

Ces concordances ne prouvent pas que le basque soit apparenté aux langues kartvèles et, plus généralement, aux langues caucasiques; mais elles montrent que; jusqu'à plus ample informé, l'hypothèse de leur parenté mérite d'être prise en considération. Il n'est pas inutile de faire de temps en temps le point, en tenant compte des progrès réalisés par la linguistique basque et la linguistique kartvèle. Cela ne saurait d'ailleurs nuire ni à l'une ni à l'autre (1).

**René LAFON**

---

(1) Qu'il me soit permis de remercier M. Georges Lacombe, à qui je dois nombre de conseils et d'observations, et qui m'a évité plus d'une erreur.